



HAL
open science

“Photographie et histoire du paysage : un exemple dans les Pyrénées luchonnaises

Jean-Paul Métaillé

► **To cite this version:**

Jean-Paul Métaillé. “Photographie et histoire du paysage : un exemple dans les Pyrénées luchonnaises. Revue Géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest, 1986, 57 (2), pp.179-208. hal-01496447

HAL Id: hal-01496447

<https://univ-tlse2.hal.science/hal-01496447>

Submitted on 27 Mar 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Photographie et histoire du paysage : un exemple dans les Pyrénées luchonnaises

par Jean-Paul Métaillé *

La photographie est depuis longtemps un élément banal du travail géographique. Dès son invention, géographes et phytogéographes se sont emparé de cette technique qui leur permettait de rapporter de leurs explorations des documents irremplaçables; ils furent d'actifs photographes et laissèrent des collections souvent considérables (1).

Paradoxalement, malgré ce riche héritage de pratique de la photographie scientifique, l'image souffre encore d'être généralement considérée comme un document secondaire par rapport au texte, une illustration, *élément décoratif mais pas vraiment démonstratif*. Pire, l'archivage des collections est rarement conçu pour permettre un accès et un usage faciles; même dans les institutions de conservation, les collections sont souvent reléguées dans un placard, et oubliées...

Toutes ces raisons, ajoutées à un intérêt trop récent pour l'histoire du paysage, expliquent qu'il soit rare de trouver des études géographiques fondées sur des archives photographiques. Historiens, ethnologues et folkloristes sont probablement les seuls à exploiter efficacement les richesses de l'iconographie (2). Pourtant la valeur des documents quant à l'histoire du paysage est également considérable : la photographie a parfois saisi plus de 130 ans d'évolution de l'environnement des sociétés rurales. L'intérêt de ces documents est pluridisciplinaire : biogéographes, ruralistes, phytogéographes et

* Chargé de recherche au CNRS, CIMA, Institut de Géographie, Université de Toulouse-Le Mirail, 31058 Toulouse Cédex.

(1) J.-P. MÉTAILLÉ, Des archives oubliées : les collections photographiques des sociétés de géographie, *Actes du 110^e Congrès nat. Soc. savantes*, Montpellier, 1985, pp. 61-65.

(2) Voir E. LEROY-LADURIE, *Histoire du climat depuis l'An Mil*, Paris, 1983, Flammarion.

botanistes sont parmi les premiers concernés, mais aussi les géomorphologues, zootechniciens, ethnobotanistes, etc., sans parler de l'usage des photographies anciennes comme outil pédagogique : la perception du temps est la chose la plus difficile qui soit à enseigner, et les photographies confèrent une réalité immédiate aux phénomènes de durée.

I. Sources et méthodes

1. Les sources photographiques anciennes sur les Pyrénées.

La localisation des archives photographiques intéressant l'histoire du paysage est malaisée. Il n'existe pas d'annuaire précis, les guides publiés (par la Documentation française, par exemple) étant trop incomplets sur le plan local. L'inventaire est en cours; mais l'on peut d'ores et déjà donner une première classification des archives accessibles.

a. *Les cartes postales.* Ce sont traditionnellement les sources les plus utilisées, car les plus accessibles. Il ne s'agit pas de documents secondaires. Leurs sujets sont très variés, leur qualité technique souvent excellente et leur nombre considérable : des dizaines de milliers de photographies ont probablement été tirées pour les éditions de cartes postales. En fait, malgré leur vogue actuelle, les cartes postales sont sous-utilisées par rapport à leur richesse potentielle; leur exploitation s'enlise généralement dans l'anecdote.

b. *Les collections institutionnelles.* Au niveau local, les fonds sont très variables, les archives départementales en général bien pauvres. En revanche, musées et bibliothèques municipales ont parfois constitué des collections d'un grand intérêt grâce aux dons : citons le Fonds Lucien Briet au Musée pyrénéen de Lourdes (un millier de plaques), les photographies de Maurice Gourdon et divers albums au Musée de Bagnères-de-Luchon : 200 à 300 photographies, la collection d'Eugène Trutat, répartie entre le Muséum d'histoire naturelle de Toulouse et la Bibliothèque municipale de Toulouse : 15 000 à 20 000 plaques et tirages (3).

Les collections parisiennes sondées jusqu'à présent se sont montrées décevantes pour les Pyrénées : peu de choses dans le fonds Albert-Kahn et à la Bibliothèque nationale, où se trouvent pourtant les archives de la Société de géographie et du Touring club de France; l'École nationale des Ponts et Chaussées possède quelques documents sur les Pyrénées. Mais l'inventaire des richesses parisiennes est loin d'être terminé.

(3) E. Trutat, conservateur du Muséum de Toulouse à la fin du XIX^e siècle, fut aussi un passionné de photographie, auteur de nombreux ouvrages sur la technique et son usage scientifique.

D'autres collections peuvent exister dans les musées et bibliothèques des diverses régions françaises et receler des photographies sur la chaîne; leur recherche est en cours.

c. *Les archives scientifiques* rassemblent les collections les plus intéressantes pour la recherche sur le paysage : ce sont les fonds des laboratoires, instituts ou administrations : collections Henri Gausson (Laboratoire de botanique, Université Paul-Sabatier à Toulouse), collection Em. de Martonne (Institut de géographie de Paris), collection de l'Institut de géographie de Toulouse (Université de Toulouse Le Mirail) dont une partie a malheureusement disparu. Les archives des sociétés savantes sont également riches, celles des sociétés de géographie en particulier qui mériteraient un inventaire national, tant l'intérêt et la variété des documents sont grands (plusieurs centaines de plaques à la société de Toulouse). Enfin il faut citer les collections des services de restauration des terrains en montagne de l'ONF (qui furent dotés d'appareils dès 1886), source extrêmement précieuse, d'autant que les clichés peuvent être mis en parallèle avec d'abondantes archives écrites (2 000 à 3 000 photographies sur les Pyrénées, réparties entre les services locaux, le Ministère de l'Agriculture et la direction des forêts, mais au moins 9 000 à 10 000 photographies sur les Alpes).

Cet inventaire sommaire n'a d'autre prétention que d'illustrer la richesse potentielle des archives photographiques : l'exploration se poursuit et amène régulièrement la découverte de nouvelles collections. Le premier dépouillement réalisé sur les fonds relatifs aux Pyrénées a montré à la fois l'abondance des documents (plusieurs dizaines de milliers de clichés) et leur fragilité (conservation généralement mal organisée, vieillissement des plaques ou tirages originaux, etc.). Un long travail reste à faire, tant pour l'exploitation des photographies que pour leur conservation. Une première tentative est en cours; elle porte sur les collections des services RTM, dans le cadre de l'action thématique programmée du CNRS « Archives scientifiques et techniques », en collaboration avec les Archives Départementales de Midi-Pyrénées et les services RTM de l'ONF (4).

2. Principes méthodologiques pour l'exploitation des photographies.

L'exploitation des photographies doit correspondre à un objectif précis : dépasser l'utilisation anecdotique ou illustrative et aboutir à une analyse critique du document, comme pour n'importe quel autre matériel historique.

En effet, si l'intérêt principal de la photographie par rapport aux autres sources est de montrer un état « objectif » du paysage, il ne faut pas oublier qu'un seul document est forcément incomplet

(4) ONF : Office national des forêts. RTM : Service de restauration des terrains en montagne (qui dépend de l'ONF).

et orienté, tout comme une série de documents ayant un même auteur. La localisation, le sujet choisi, le cadrage même, suffisent à rendre un document partiel et partial. Une photographie isolée n'a aucune valeur. Il est indispensable de disposer d'un grand nombre de photographies sur des aspects variés de la montagne : ce n'est qu'à partir d'un certain nombre de clichés que la comparaison permet une interprétation et une généralisation.

L'exploitation des photographies est fondée sur un va-et-vient permanent entre prise de photographies et recherche.

a. *Réitération des photographies.* La comparaison entre l'état actuel et l'état passé se réalise par la prise de photographies à partir des mêmes points de vue que les clichés anciens. Il est utile de retrouver le point de vue à quelques mètres près, car les premiers plans sont souvent les plus intéressants, mais un siècle d'évolution de la végétation rend parfois l'opération impossible; d'autres conditions sont plus faciles à réunir : même saison (pour éviter les distorsions liées à la phénologie des plantes), et même heure (les éclairages peuvent accentuer ou gommer certains phénomènes). Il est souvent nécessaire de revenir plusieurs fois sur le terrain pour disposer enfin d'une photographie correcte.

Un matériel assez important est indispensable pour valoriser ces déplacements répétés : plusieurs objectifs ou, mieux, un « zoom » 28 mm - 50 mm, pour pouvoir s'adapter aux diverses focales utilisées par les premiers photographes, un appareil pour le noir et blanc et un pour la couleur (qui fait ressortir de nombreux phénomènes invisibles en noir et blanc); si l'on veut prévoir une utilisation optimale des documents (pour des expositions en particulier), un appareil 6 x 6 ou 6 x 3,5 est recommandé pour le noir et blanc (l'extraordinaire netteté des tirages anciens, réalisés avec des plaques allant du 9 x 12 cm au 18 x 24 cm, rend souvent la comparaison avec les photographies 24 x 36 mm très décevante, à cause d'une perte d'information flagrante).

Le retour sur le terrain prend alors une signification nouvelle; les relevés sont clairement replacés dans un contexte historique et ramenés à ce qu'ils sont : un moment dans une évolution donnée. Héritages et nouveautés deviennent bien perceptibles.

b. *Exploitation des documents.* A partir des clichés ainsi disponibles il est facile de sélectionner les images importantes parmi celles qui n'ont qu'un intérêt secondaire; mais aucune photographie ne doit être négligée a priori, car des recherches ultérieures peuvent la « révéler ». Tous les documents comparables avec les photographies anciennes doivent être utilisés : cadastre, archives communales, archives forestières et publications scientifiques, dont les auteurs sont souvent les mêmes que ceux des photographies. A partir des années 1940 les photographies aériennes viennent donner une vision verticale; elles permettent de relativiser certains phénomènes, comme l'enfriche-

ment, qui sont exagérés par la vision oblique. L'enquête sera également précieuse, car bon nombre de vieux habitants des vallées ont vécu dans les lieux représentés par les photographies. Outre les informations ainsi apportées, une confrontation est possible entre les différentes perceptions du paysage. Les premières recherches engagées depuis 1981 ont montré la rentabilité des photographies dans au moins deux domaines.

Les monographies locales : certaines vallées ont été tellement fréquentées par touristes, scientifiques et photographes que pas une parcelle d'espace n'a échappé à l'objectif (ainsi dans le Luchonnais, ou dans les vallées des Hautes Pyrénées, telles Gèdre et Gavarrie). On dispose ainsi d'un état des lieux au XIX^e siècle d'une telle précision que la reconstitution d'un « système valléen » et de son évolution contemporaine devient possible. La photographie permet à ce niveau de renouveler la monographie et l'analyse de système.

Les espaces « hors archives » : toutes les zones qui ne furent pas d'appropriation privée ou gérées par les forestiers constituent une véritable « terra incognita » : pâturages, landes, forêts dégradées n'ont fait l'objet d'aucun relevé assez précis pour être utilisable. La photographie est là la seule source qui permette une analyse historique de ce qui constitue la majorité de l'espace montagnard.

Bien des faits, des événements, des évolutions peuvent donc être révélés par la photographie, et par elle seule. L'impact visuel peut être à la fois générateur de prise de conscience (des phénomènes de durée, en particulier) et point de départ d'analyses plus approfondies (pour mettre en évidence ou relativiser certains faits).

II. La dégradation des versants dans la vallée de la Pique (Haute-Garonne)

Le terrain choisi comme exemple est un ensemble de versants de la rive droite de la Pique, juste en aval de Luchon, constituant une petite partie de la vallée : ni originalité ni unité dans cette succession de soulans et d'ombrées réparties sur quatre communes, étageant prairies, forêts et parcours entre 600 et 2 000 mètres d'altitude. Cette absence de signe distinctif en fait justement un espace représentatif des vallées des Pyrénées centrales, avec un échantillonnage de villages variés (Montauban, Juzet, Sode, Artigue). L'intérêt de ce secteur réside dans les caractéristiques de l'information contenue dans les sources photographiques. On dispose en effet d'une trentaine de photographies, provenant des collections des services RTM, de la Société de géographie de Toulouse, du Musée de Luchon; ces documents font presque tous ressortir le même thème : la dégradation des versants, spectaculaire et apparemment généralisée sur ces communes vers 1860-1900 à en juger par les clichés. Si l'attention des forestiers et naturalistes du XIX^e siècle pour les phénomènes

d'érosion est bien connue, ainsi que la sur-représentation photographique qui en découle (attire pour les images spectaculaires), une aussi grande proportion de documents sur ce sujet semble significative d'une réelle importance des faits. Mais il y a plus intéressant : à moins de mener des recherches sur le terrain ou dans les archives, on peut facilement ignorer de nos jours qu'il y ait eu de graves problèmes autrefois sur ces versants. Ce que montrent les photographies est aujourd'hui indécélable ou presque... On est donc conduit à aborder l'étude par quelques questions.

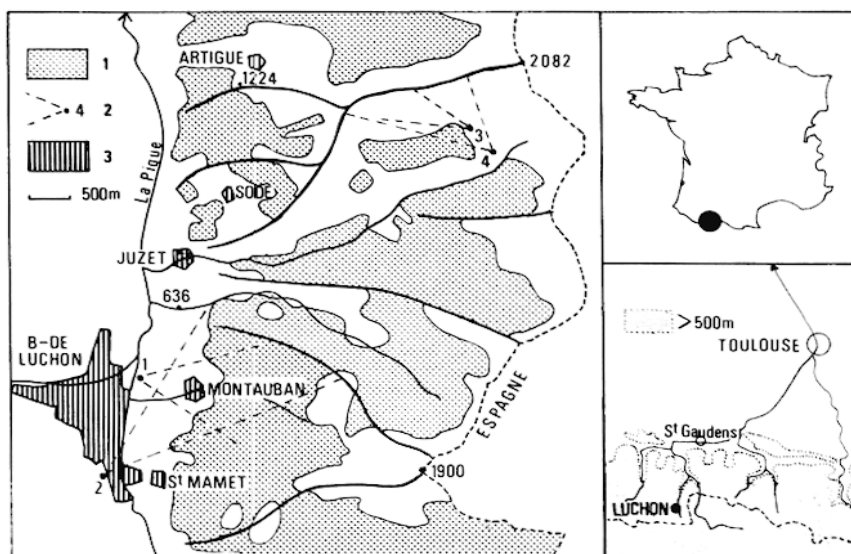


FIG. 1

Croquis de localisation.

1. — Forêt. — 2. Angle de prise de vue des photographies présentées. — 3. Agglomération.

Quelle était l'importance réelle des dégradations et érosions que montrent les photographies ? Ces phénomènes étaient-ils anormaux, exceptionnels dans leur ampleur, ou bien une manifestation locale d'une dynamique générale dans les Pyrénées ?

Quelles causes, naturelles ou anthropiques, furent à l'origine de la situation observée au XIX^e siècle ?

Comment s'est produit l'effacement de formes aussi spectaculaires ?

Ces questions peuvent paraître banales, mais elles ne sont pas neutres. On touche là à ce qui fut un des thèmes favoris des scientifiques à la fin du XIX^e siècle, celui de la « dégradation des montagnes », sur lequel s'est bâti tout un discours, voire une idéologie, rendant la société rurale principale responsable des déséquilibres du milieu montagnard. Ce discours a poussé des ramifications jusqu'à notre époque, provoquant des tics de langage extrêmement

répandus : le troupeau « sur-pâture », le berger « sur-exploite », sans que l'on sache très bien ce que signifient les termes en question (5). A ce postulat d'une action destructrice de la part des sociétés traditionnelles fait d'ailleurs pendant un autre a priori contraire et peut-être tout aussi répandu : ces mêmes sociétés, qui possèderaient une intelligence du milieu appuyée sur une expérience séculaire, seraient les garantes d'une certaine harmonie de l'environnement. Il est donc intéressant d'y voir clair.

1. Réalité des érosions et représentation photographique.

a. *Interprétation photographique.* Les photographies disponibles sur la zone d'étude permettent une comparaison entre image du XIX^e siècle et état actuel; une comparaison entre plusieurs secteurs du Luchonnais il y a un siècle (la mise en parallèle peut être également faite avec l'ensemble des Pyrénées grâce aux nombreux documents collectés); et une comparaison entre les évolutions respectives de ces zones depuis le XIX^e siècle.

Le premier type de comparaison produit dans la zone étudiée un effet de surprise (surtout entre les photographies 1 et 1 bis). Il est difficile de ne pas être frappé par le côté spectaculaire des érosions à la fin du XIX^e siècle et par la rapidité de leur évanouissement, bien que la perception soit loin d'être identique chez tous les individus, comme on le verra.

La photographie n° 1 est un panorama large du versant de Montauban de Luchon pris de la plaine de la Pique, depuis ce qui est aujourd'hui le stade du lycée, à l'entrée de Luchon et à plus d'un kilomètre du village (6). C'est la vision typique du visiteur qui arrive à Luchon et regarde d'en bas et de loin. Le contraste est saisissant entre les riches prairies du premier plan, les sommets enforestés, et la zone érodée entre les deux. Toute la zone de haute montagne est hors-champ, invisible, bien qu'étendue et importante (prairies, forêts et estives). Ce regard, que l'on retrouve dans d'autres photographies, en vient à résumer le territoire de Montauban à cette zone dégradée, visuellement dominante et attractive, qui, spatialement, est une bande étroite par rapport à l'ensemble cadastré. On peut objecter qu'il s'agit là d'une évidence : les forestiers voulaient montrer les érosions et non pas faire de la photographie de paysage;

(5) « Sans doute, les grandes forces naturelles, externes ou internes, sont-elles souvent suffisantes pour détruire la couverture végétale et son support minéral. Et les grandes oscillations ou les faibles « pulsations » du climat peuvent-elles expliquer, en partie, l'évolution progressive ou la transformation rapide d'un paysage végétal. Mais il est bien certain que l'homme a propagé le désordre en montagne, créant inconsciemment un « véritable chaos » que stigmatisait Demontzey au siècle dernier et que les forestiers français n'ont cessé de dénoncer depuis plus de cent ans ». (P. Chabrol, L'œuvre des forestiers français dans la restauration des terrains en montagne, *Pirineos*, 33-34, 1954, p. 333).

(6) Photo n° 1 : plaque 18 x 24 cm, objectif 50 mm, origine : services RTM, Toulouse, 1888. Lisibilité excellente, bons contrastes. Saison de prise de vue : novembre (végétation contrastée).



PHOTOGRAPHIE N° 1

Montauban-de-Luchon (1888) Coll. RTM.

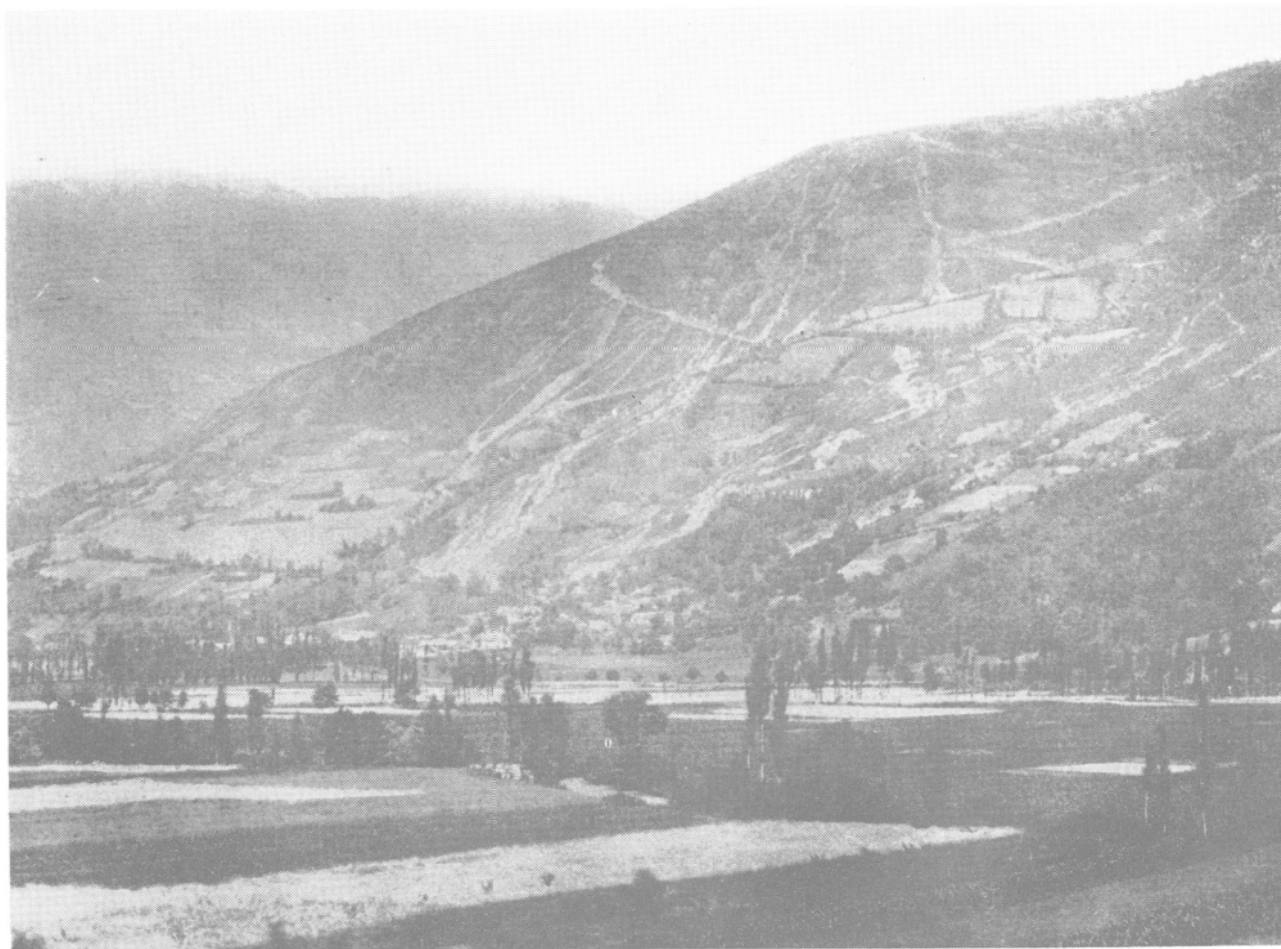
mais justement, les clichés pris par d'autres photographes (pour les cartes postales entre autres) en panoramiques plus lointains, englobant tout le versant Montauban - St-Mamet ou Sode - St-Mamet, relativisent beaucoup l'importance des érosions, quand ils ne mettent pas en valeur les cultures des Costes (photo n° 2). Les érosions n'ont pas été inventées, mais la focalisation sur cet élément spectaculaire accroît l'effet de choc, surtout quand on compare avec la situation actuelle. Il faut donc se méfier de l'impression laissée par le document. Les photographies suivantes permettent de préciser cette idée.



PHOTOGRAPHIE N° 1 bis
Montauban-de-Luchon (1985)

La photographie n° 2 a été prise du kiosque du parc des thermes (7); le point de vue est aujourd'hui aboli par l'urbanisation presque complète de la plaine au premier plan. La photographie a été prise un jour d'été chaud et brumeux, ce qui affecte les contrastes; le cliché est ancien (il semble que ce soit un daguerréotype) et présente

(7) Photo n° 2 : tirage 24 x 32 cm, objectif 35 mm, origine : Musée de Luchon, 1857. Bonne lisibilité, contrastes moyens. Saison de prise de vue probable : août (culture de maïs dans la plaine).



PHOTOGRAPHIE N° 2

Montauban-de-Luchon (1857) Coll. Musée de Luchon.

des marques de vieillissement (jaunissement, débuts d'effacement) qui altèrent la lisibilité; l'essentiel reste cependant visible. La vision oblique sur le versant de Montauban englobe des terroirs plus nombreux et explicite les effets de pente.

La photographie n° 3 a été prise sur la soulane d'Artigue, au-dessus du bois de Réuère, vers 1 500 m d'altitude (8). Cette vue de pâturages, focalisée avec quelques autres sur un bout de versant érodé peut laisser croire à une dégradation et une surexploitation accentuées des pâturages de la région. *La photographie n° 4* donne une vision plus large de l'ensemble du versant, qui était entièrement englobé dans unprojet de périmètre RTM, et permet de relativiser l'importance du fait (8) : les secteurs érodés sont d'ampleur assez restreinte et

(8) Photos n° 3 et n° 4 : plaques 18 x 24 cm, objectif 50 mm, origine : services RTM, Toulouse, avril 1805. Lisibilité et contrastes excellents pour la photo n° 3, médiocres pour la photo n° 4.

surtout voisinent avec de très vastes espaces d'aspect totalement stable, et qui n'ont d'ailleurs pas bougé depuis 80 ans.

La sélection même des documents issus des archives forestières oriente évidemment leur interprétation; mais érosions et catastrophes restent soit visibles, soit sujet principal dans presque tous les clichés disponibles. Le choix des photographies s'est fait sur des critères de richesse en information et de qualité technique.

b. *Origine et évolution des érosions (photos n° 1 et n° 1 bis, fig. 1 et 2, photo n° 2).* Le versant très abrupt qui domine Montauban (la pente peut atteindre 25 à 30°) est nappé de dépôts morainiques d'épaisseur variable (de 1 à 10 mètres et plus) des granges de Herran (installées sur une terrasse de kame* à 1 300 m d'altitude) jusqu'à la vallée de la Pique (600 m); la granulométrie de ces dépôts est assez fine (argiles, sables, altérations schisteuses) mais on y trouve des éléments plus gros, y compris quelques blocs erratiques de plusieurs mètres cubes. Ce matériau tendre, non consolidé, est très sensible aux alternances de gel et dégel, et se gorge instantanément d'eau lors des grosses pluies; il s'érode, s'éboule facilement et se transforme en laves et boues torrentielles qui ont fréquemment enseveli routes et villages tout au long du XIX^e siècle.

Les érosions visibles sur les photographies n°s 1 et 2 sont de deux origines différentes. Les traces en zig-zag correspondent aux sentiers de déplacements quotidiens du bétail : au printemps et à l'automne, le sol fragilisé par le gel et détrempe par la pluie est sensible au piétinement du bétail, qui l'entaille et provoque les petits glissements initiaux. Les traces rectilignes sont dues au lançage des grumes jusqu'aux chemins principaux et à leur débardage par ces mêmes chemins, transformés au moindre orage en lit torrentiel; la continuité des traces de lançage, de haut en bas du versant, est bien visible sur la photographie n° 2 : ce processus est responsable de la création des plus profondes érosions; on a là un cas où l'exploitation forestière est probablement la cause principale de dégradation d'un espace pastoral...

Ces érosions spectaculaires n'étaient pas les plus problématiques. Le véritable danger résidait dans les torrents du Cansech et de Ste-Christine dont les gorges entaillent profondément le versant. Leurs laves provenaient surtout du sapement des berges et des entailles situées dans la forêt au niveau du rebord de la terrasse de Herran. Le réel problème d'érosion n'est donc pas visible sur la photographie 1, parce qu'il se trouve caché dans les gorges et la forêt... Ce paradoxe est mis en valeur par le fait qu'inondations et engravements sont toujours d'actualité à Montauban (dernier cas en date en 1977), alors que la stabilisation du versant est complète par reboisement spontané (photographie n° 1 bis), aucune plantation n'ayant été effec-

* Terrasse de kame : banquette d'accumulation de marge glaciaire perchée sur un versant et distinguée des cordons morainiques par le dispositif d'origine fluviale de ces matériaux.

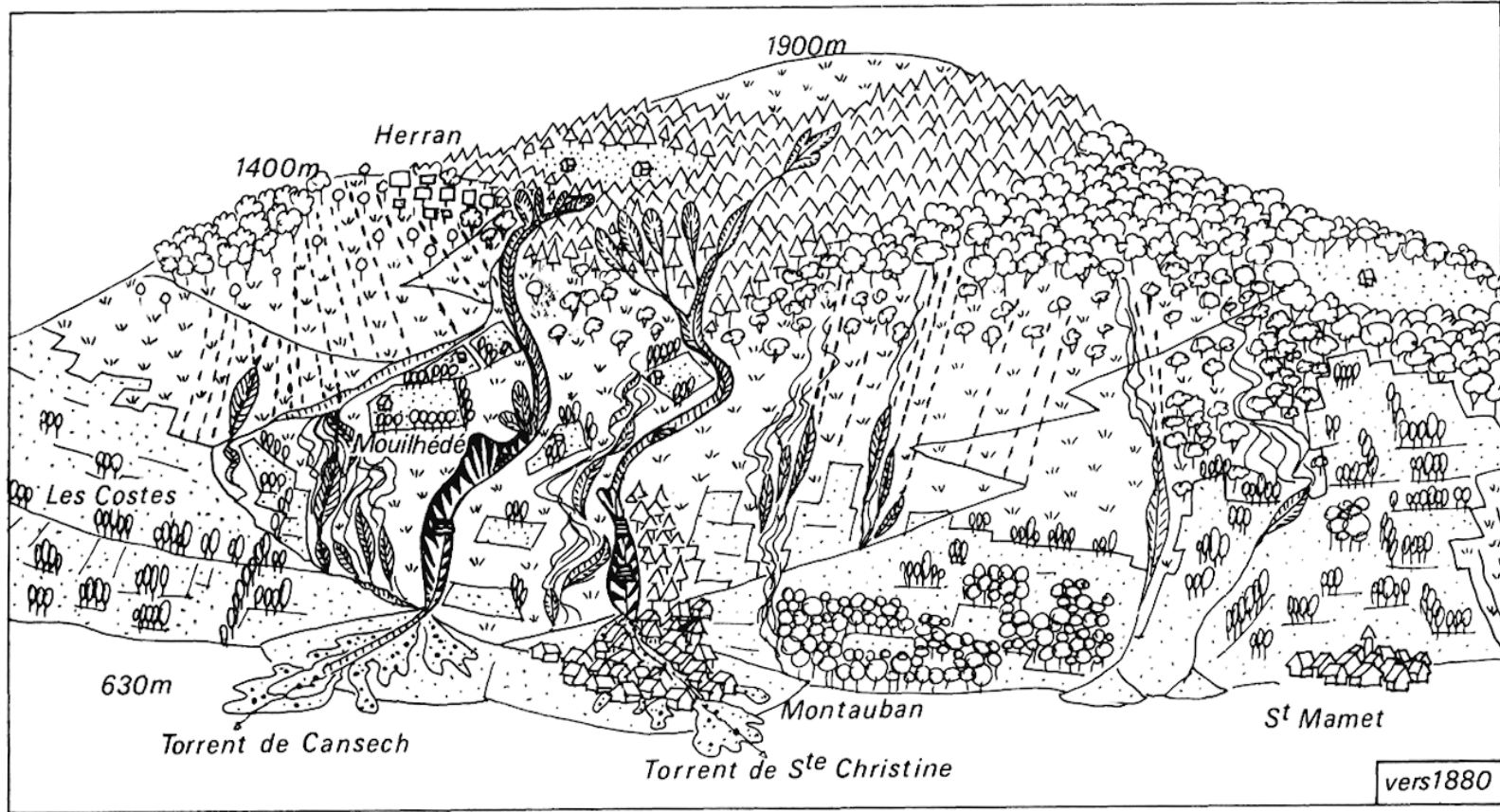


FIG. 2

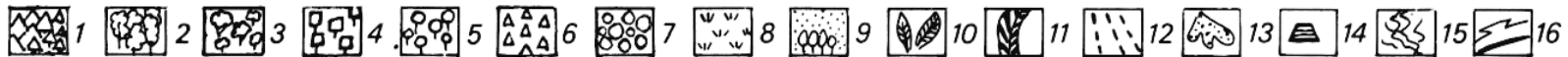
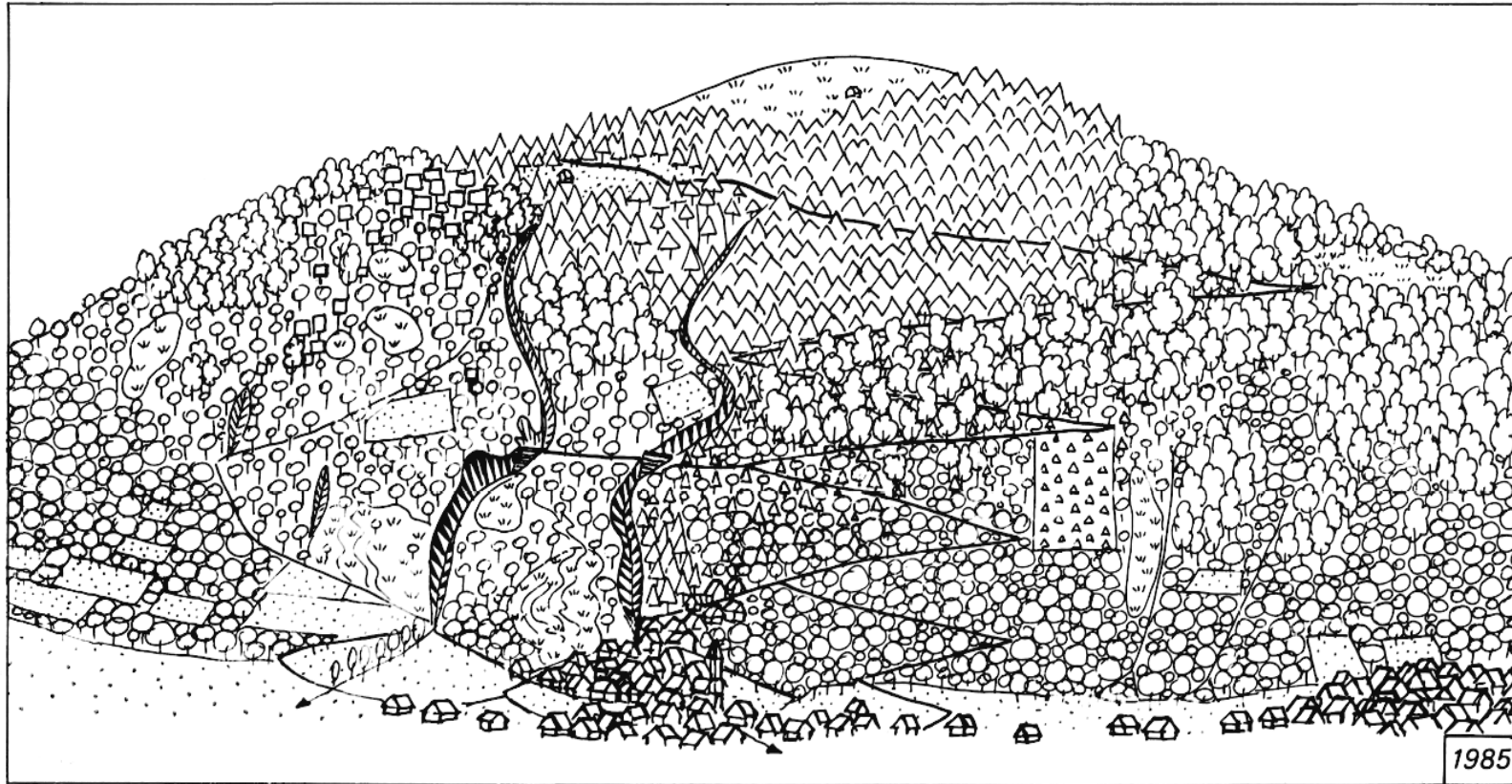


FIG. 2 bis

Schéma d'évolution du versant de Montauban et Saint-Mamet, du XIX^e siècle à nos jours.

1. Sapins. — 2. Hêtraie de recépage. — 3. Taillis de hêtre et taillis dégradé. —
4. Taillis de chêne (*Q. petraea*). — 5. Taillis de bouleau. — 6. Plantations de résineux sur coupe (les plantations sous taillis n'ont pas été figurées). —
7. Bois mixtes et friches à chênes, châtaignier, tilleul, etc. — 8. Landes et pelouses. — 9. Prairies bocagères et cultures. — 10. Principales érosions (essentiellement liées au piétinement). — 11. Gorges torrentielles anciennes. — 12. Érosions liées au lançage du bois. — 13. Epanchages de laves torrentielles. — 14. Barrages de protection. — 15. Sentiers pastoraux. — 16. Chemins et routes.

tuée. Les érosions d'altitude, sous Herran, se sont stabilisées elles aussi mais restent fragiles et potentiellement dangereuses : les chablis y sont fréquents et un glissement par gros orage reste toujours possible. Ici aussi le piétinement du bétail en bordure des granges, sur des versants meubles et escarpés, a pu jouer un rôle non négligeable dans le passé; mais on peut penser aussi que le lançage du bois dans les ravins depuis les prairies de Herran a été un facteur important de déstabilisation (l'ancien chemin passait au niveau du rebord de la terrasse). La protection du village est désormais assurée par deux barrages, sur les torrents de Cansech et de Ste-Christine, servant à arrêter les graves provenant du ramonage des gorges; ils doivent être curés après chaque remplissage et il n'est pas sûr qu'ils soient d'une grande utilité en cas de très gros orage, en raison de leur faible capacité de retenue. Ces barrages sont d'ailleurs proches des anciens barrages érigés par la commune auparavant et qui, surélevés après chaque orage, atteignent jusqu'à 15 m de hauteur aujourd'hui. L'engravement du village peut être évité, mais pas forcément l'inondation, rien ne pouvant arrêter la violence de la crue dans la situation de Montauban (cas du 7 novembre 1982).

L'arrêt progressif, au cours du XX^e siècle, de l'exploitation totale du versant (pâturage, agriculture, bois de feu, etc.) a entraîné une recolonisation rapide à partir de la végétation en place qui est visible en 1888 sous une forme très rabougrie : noisetiers, saules et surtout bouleaux peuplent aujourd'hui une lande épaisse à *Calluna vulgaris*; frênes, chênes et châtaigniers s'ajoutent dans les anciennes cultures; les taillis de hêtre se sont développés mais restent peu dynamiques; le sapin est en revanche en train de se disséminer dans tous les sous-bois.

Les érosions se sont en général regazonnées spontanément, sauf les plus profondes, dont les entailles dénudées subsistent cachées sous les friches (fig. 2). Le processus de stabilisation a commencé dès la fin du XIX^e siècle : des cartes postales des années 1900-1910 montrent déjà une atténuation très nette des traces visibles sur les clichés de 1857 et 1888. Cette fixation montre bien le rôle de l'action anthropique dans la création des érosions. Elle est aussi révélatrice de l'étonnante résistance de matériaux en apparence fragiles : la reconquête végétale, si rapide fut-elle, a laissé les érosions à nu pendant des dizaines d'années et certaines le sont encore; malgré cela et malgré les nombreux orages qui se sont abattus sur le versant au cours du XX^e siècle, les formes n'ont pas évolué. On peut se faire ainsi une idée de la violence des processus originels, tant anthropiques que climatiques, qui ont créé et entretenu ces érosions.

La dégradation des versants à Montauban était-elle significative de l'état général des vallées pyrénéennes ? La réponse est à la fois oui et non. D'une part, il est certain que tous les bas versants des vallées étaient exploités jusqu'à la corde par des communautés dont la marge de manœuvre économique et technique était extrêmement restreinte :

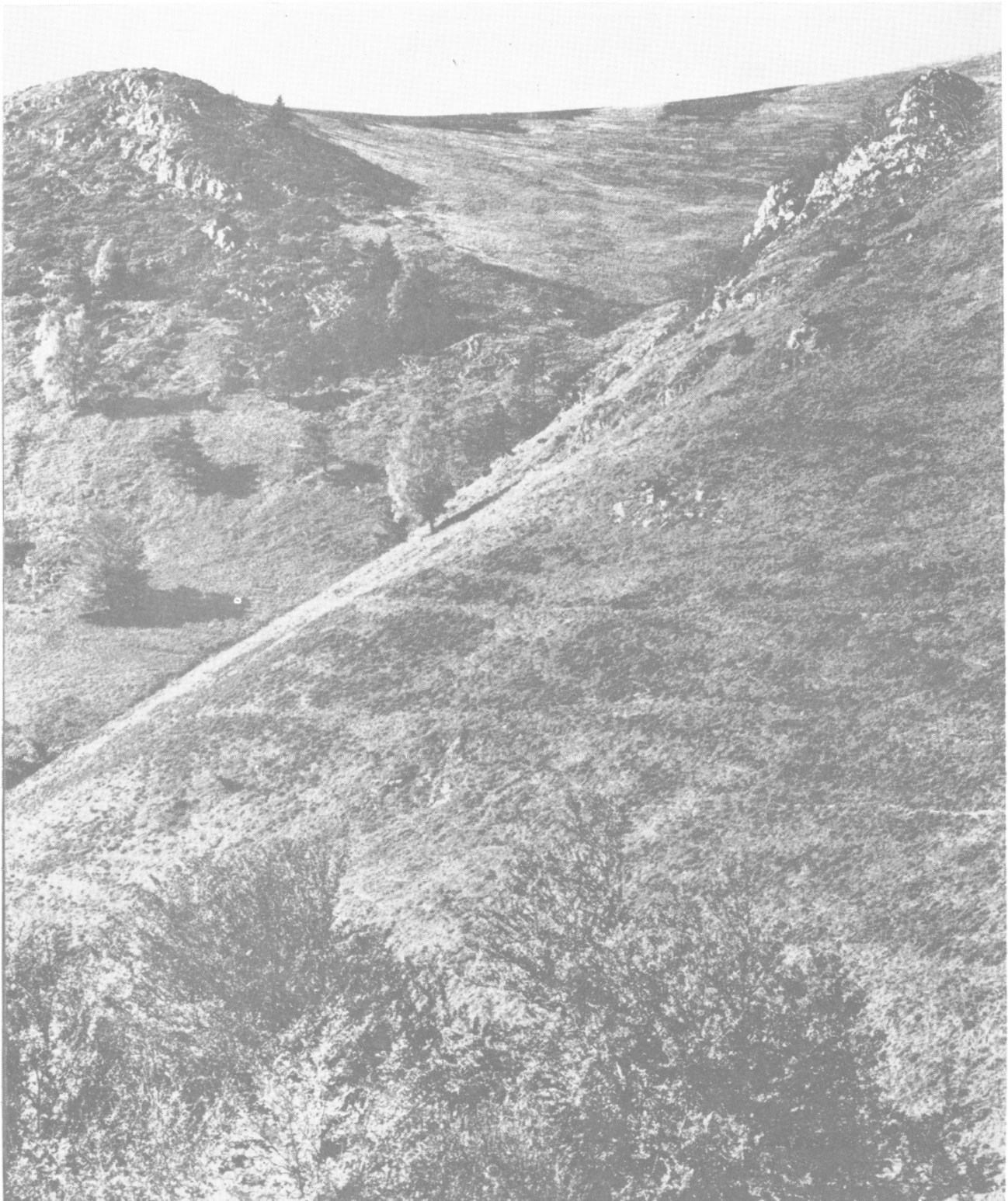
les nécessités de survie pure et simple dominaient leur fonctionnement et, quand la pression sociale se fit maximale au XVIII^e et XIX^e siècles, elles ont rendu souvent caducs tous les règlements et préoccupations de conservation de leur territoire. Mais l'ampleur des érosions à Montauban reste exceptionnelle. Dans la vallée de la Pique, ce type d'évolution est localisé au versant entre Montauban et St-Mamet; sur le reste de la rive droite, jusqu'à la confluence avec la Garonne, les paysages ont peu changé en un siècle : pas d'images de dégradations flagrantes au XIX^e siècle, même s'il y eut des problèmes liés à la torrentialité, ni enfrichement démesuré aujourd'hui. La surexploitation était beaucoup plus visible il y a 100 ans sur certains points de la rive gauche (montagne de Cazaril, par exemple), mais sans traces d'érosions graves; tout ce versant a d'ailleurs été recolonisé depuis par un dense taillis de chênes. Dans le Larboust, on pouvait en revanche reconnaître des érosions par surpâturage et piétinement dans la vallée d'Oô, localisées sur des dépôts de versant fragiles, qui ont fait l'objet de travaux de correction. D'autre part, la plupart des villages ou hameaux situés sur des cônes de déjection dans la vallée de la Pique ont été menacés par leurs torrents au XIX^e siècle (les recherches restent à faire pour les périodes antérieures) : Barcognas, Cier, Montauban, Juzet, Pont-de-Caux, Muna, Marignac, sans parler de l'engravement de la vallée entière à la suite de l'éboulement du Laou d'Esbas. Cette torrentialité était active quel que soit le taux de boisement du bassin, avec ou sans érosion des versants; à ce propos, il semble que l'on doive pencher pour des causes climatologiques déterminantes, d'autant que le phénomène est alors général dans toutes les Pyrénées. Les photographies restent muettes sur ce problème, inutilisables, sauf en tant que reportage sur les effets des inondations; les dégradations spectaculaires qui ont attiré les photographes avaient une emprise spatiale réelle, mais leur rôle dans la genèse des événements catastrophiques qui ont alimenté le discours sur la dégradation des Pyrénées reste mal connu. Il faudrait aussi pouvoir disposer d'éléments précis sur les relations entre dégradation des forêts et ruissellement à cette même époque, et sur leur évolution depuis : effet des changements dans la structure des peuplements, comparaison entre ruissellement sous forêt et dans les landes, taillis ou pâturages, etc.

c. Un autre exemple (photos n° 3 et n° 3 bis, n° 4 et n° 4 bis, fig. 3 et 4). Le secteur de la soulane d'Artigue est un versant schisteux compris entre 1 400 et 1 900 m d'altitude; on se trouve là dans la zone des landes d'estive utilisées de juin à octobre. Le versant est entrecoupé de bancs de calcschistes formant des parois raides; les érosions se localisent exclusivement dans ces zones calcaires. La fréquentation du bétail doit être considérée ici comme la cause première de la dégradation : piétinement et broutage ont déstabilisé les zones d'éboulis et érodé les sols squelettiques; les avalanches fréquentes et le



PHOTOGRAPHIE n° 3

Coume Male (Artigue), (1905). Coll. RTM.



PHOTOGRAPHIE N° 3 bis
Coume Male (1984)

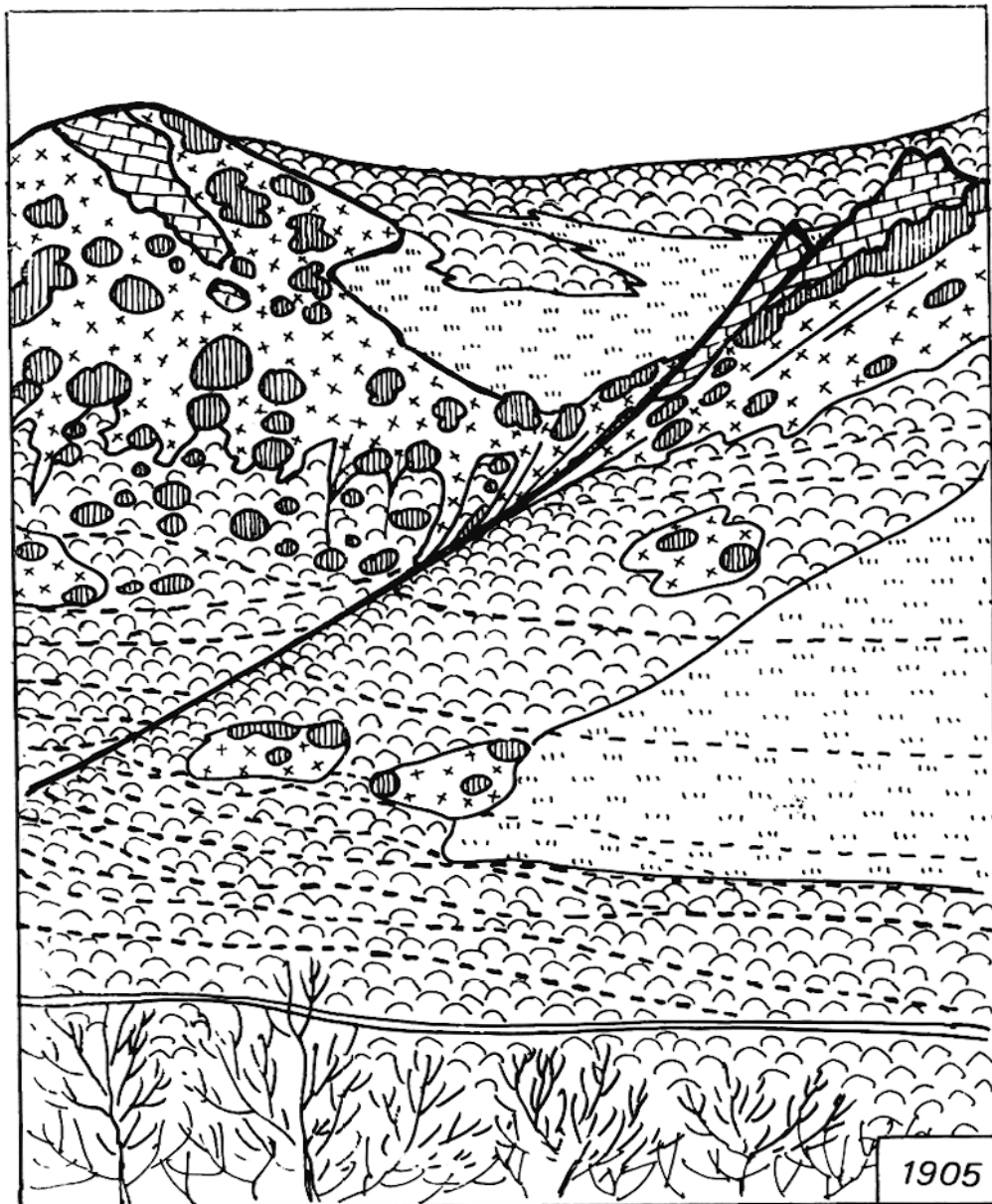


FIG. 3

Evolution de la soulane de Coume Male (Artigue) au cours du XX^e siècle.

1. Affleurement rocheux. — 2. Zone de sols érodés et cailloutis mobiles. — 3. Lande à *Juniperus communis* et *Arctostaphylos uva-ursi*. — 4. Lande à *Calluna vulgaris*. — 5. Lande à *Calluna vulgaris* brûlée. — 6. Pelouse à *Brachypodium pinnatum*. — 7. Sapins. — 8. Pins sylvestres. — 9. Bouleaux. — 10. Sentiers de bétail et chemin.

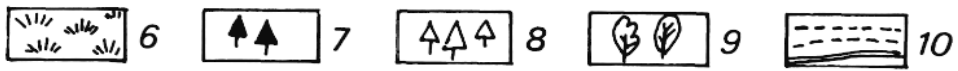
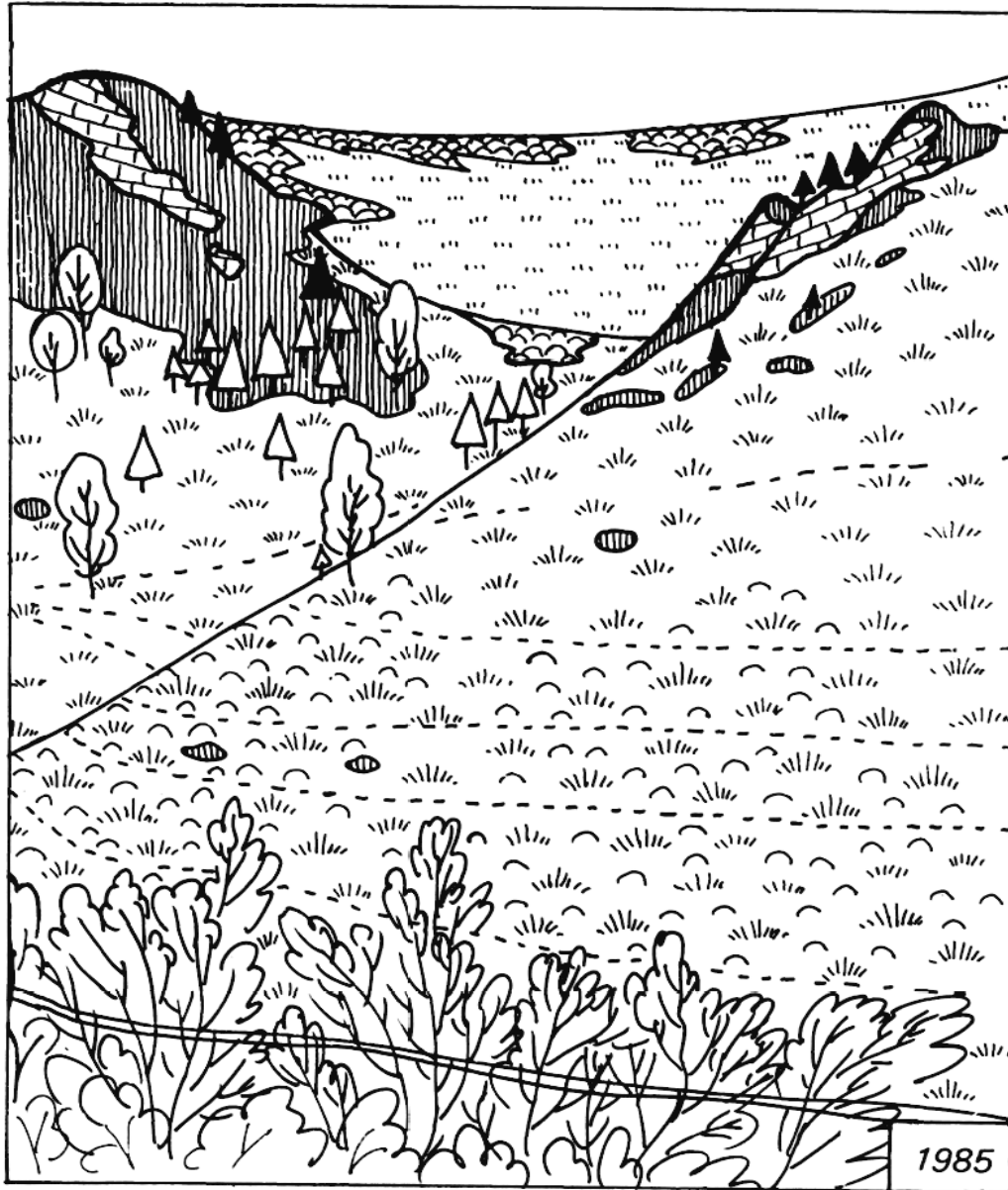


FIG. 3 bis

ruissellement intense lors des orages ont accéléré l'affouillement et provoqué la formation de couloirs encombrés de débris.

L'attrait des zones calcaires sur le bétail est bien connu et aujourd'hui encore les bergers y conduisent de préférence les brebis proches de la mise bas : le pâturage est maigre mais riche en légumineuses et plantes aromatiques, et « les brebis s'y fortifient ». D'autre part ces versants chauds et secs déneigent rapidement l'hiver; ils peuvent donc être pâturés en continu presque toute l'année si nécessaire. Autant de facteurs qui ont entraîné leur surexploitation; le cas est général dans les Pyrénées et partout, au XIX^e siècle, les photographies montrent des parois et éboulis calcaires déstabilisés.

La comparaison entre les photographies de 1905 et de 1984 met en évidence cet effet de concentration passée du pâturage sur les secteurs calcaires : la diminution de la charge pastorale a entraîné une rapide revégétalisation des rochers par les genévriers et le raisin d'ours (*Arctostaphylos uva-ursi*); on commence même à y voir des bouleaux et de jeunes sapins. Cependant, toute la zone schisteuse qui englobe ces parois n'a presque pas évolué : la lande à *Calluna vulgaris* reste homogène, toujours gérée par l'incendie périodique (on en voit les traces sur les photographies anciennes et actuelles, sous forme de taches d'un gris plus clair dues à l'abondance des graminées, au milieu du gris sombre homogène des callunaies (fig. 3 et 4). Cette évolution différentielle est visible dans tout le Luchonnais, mais également partout dans les Pyrénées où voisinent landes sur schistes et secteurs calcaires : toutes les photographies montrent une remarquable stabilité des callunaies d'altitude (au-dessus de 1400 m) avec des traces d'érosion très éparses. Par contre, au niveau des affleurements rocheux ou des zones calcaires, on retrouve des traces d'érosion, encore marquées dans le paysage (montagne d'Espiau, dans le Larboust), ou fossilisées sous une dense couverture de genévriers et de *Brachypodium pinnatum*.

On peut discerner quelques modifications minimales dans l'aspect de ces callunaies. Il s'agit surtout de la régression de la callune face à la concurrence du *Brachypodium pinnatum*, en contrebas des bancs calcaires (fig. 4). Cette évolution est également due à la baisse de la pression pastorale : le *Brachypodium pin.*, qui n'est quasiment plus brouté et se développe désormais sans contrainte, tend à étouffer petit à petit la callune vieillissante en la concurrençant sévèrement au niveau de la consommation d'eau : processus bien visible partout sur les bas-versants secs et les secteurs calcschisteux où la vitalité de la callune est la plus faible. On aboutit ainsi (photo n° 3bis) à des mélanges de callune et de brachypode, ce dernier réussissant à former parfois jusqu'à 70 % du couvert. L'incendie (maintenant la bruyère en perpétuel état de jeunesse) et le pâturage (s'exerçant sur les graminées, y compris le brachypode) assuraient autrefois la dominance de la callunaie. Un tel type d'évolution par sous-pâturage, visible dans bien des endroits du Luchonnais (Montagne d'Espiau), est

difficilement discernable sur le terrain; il n'a pu être attesté que grâce aux photographies. Il fait pendant à l'évolution inverse, par surpâturage, qui tend à faire disparaître la callune, puis les graminées fourragères, au profit de graminées dédaignées par le bétail (*Nardus stricta*, *Brachypodium pinnatum*).

2. La mise en accusation de la société montagnarde.

Parlant de Montauban-de-Luchon dans son rapport de 1881, l'inspecteur de Gorsse affirme : « C'est sous les yeux de la génération actuelle que s'est accompli ce travail de dénudation ». Les efforts de l'administration « sont toujours venus se briser, à Montauban, contre une résistance aveugle, ignorante, invincible. Sans nier l'efficacité des travaux qu'on lui proposait d'entreprendre, la commune n'a jamais eu l'intelligence et l'énergie nécessaires pour sacrifier les intérêts de quelques-uns aux intérêts de tous ». « Pas d'aménagement des pâturages, pas de calcul des possibilités, pas de mise en défens, pas de cantonnement affecté aux diverses espèces de bétail qui se disputent les mêmes versants » (9).

Le réquisitoire lancé par les forestiers est sans appel : le mode d'exploitation traditionnel de l'espace est fondamentalement vicieux, générateur de surexploitation et de dégradation. Un tel discours accusant les montagnards n'est pas limité aux seuls forestiers : c'est l'appréciation générale qui est portée à cette époque sur l'économie montagnarde; scientifiques et ingénieurs en tous genres sont alors majoritairement méprisants et répressifs vis à vis du montagnard (10). Ce qui n'empêche pas l'analyse des causes de la dégradation d'être juste dans le cas de Montauban : allées et venues du troupeau, descente du bois, surpâturage sont bien à l'origine des érosions; les villageois en avaient également conscience : des délibérations du Conseil municipal en font foi dès 1843 (11).

L'analyse des photographies montre bien la responsabilité du mode d'exploitation dans la genèse des processus érosifs. Mais cela ne veut pas dire que le système paysan était incohérent, puisque ce n'est pas l'ensemble du territoire qui est menacé mais certaines parties bien définies, et il est peu probable que cette dégradation en confettis ait été responsable des grandes catastrophes. En outre, dans bien des vallées, la déforestation a été due plutôt à des facteurs externes (industrie, approvisionnement des villes ou de la Marine) qu'à des nécessités internes de la société villageoise. Les surexploitations locales du territoire des communautés s'expliquent bien plus par des dérapages du fonctionnement normal que par son incohérence.

(9) Archives départementales, Haute-Garonne, 3530-34.

(10) Cf. J.-P. MÉTAILIÉ, Le reboisement et l'aménagement sylvo-pastoral dans les Pyrénées (1860-1925) Bibliographie critique et textes, *Recherches pyrénéennes*, Toulouse, à paraître.

(11) Archives municipales, Montauban-de-Luchon.



PHOTOGRAPHIE N° 4

Coume Male (1905) : ensemble du projet de périmètre RTM Coll. RTM.



PHOTOGRAPHIE N° 4bis
Coume Male (1984).

Le versant dominant Montauban et St Mamet, orienté à l'ouest et bien ensoleillé (il fait face à la vaste échancrure du Larboust) était pâturé par l'ensemble du troupeau villageois. Vers 1880, les 60 familles de Montauban possédaient près de 200 bovins et 400 ovins (12); les chèvres ont alors disparu, victimes de la guerre sans pitié que leur ont menée les forestiers, mais chaque famille en possédait encore une ou deux sous le Second empire. A tout cela il faut ajouter porcs, mules, etc. Ce n'est donc pas une forte charge animale mais ce troupeau oblige quand même les habitants à louer des estives aux communes du Larboust (il y a aujourd'hui 60 bovins et 40 ovins). Pendant tout l'hiver, il était indispensable d'économiser les réserves fourragères et le bétail était donc sorti le plus souvent possible sur la « zone intermédiaire » dominant le village, qui était alors surchargée.

Mais, contrairement à ce qu'affirmait péremptoirement l'inspecteur de Gorsse, il existait des règlements communaux de parcours très précis. On en trouve la trace pour Montauban dès 1845 et en 1841 pour Juzet (13); vraisemblablement transcrits des règlements oraux, ils régissaient avec un soin extrême tous les déplacements du bétail, justement pour éviter les superpositions de pacage; ils étaient assortis d'interdictions diverses, comme, par exemple, celle d'arroser certaines prairies au-dessus de Montauban pour empêcher d'éventuels éboulements. Ces règlements étaient régulièrement remis à jour; mais il semble bien qu'ils n'étaient pas vraiment appliqués : la pression sur l'espace est si forte au XIX^e siècle que les villageois saisissent toutes les occasions de passer outre. Les communes se plaignent sans arrêt de l'inefficacité du garde champêtre; à Montauban, il est révoqué en 1846, 1861 et 1900. On voit même Juzet demander en 1897 l'aide du garde forestier pour surveiller les cantons boisés non soumis, pour éviter leur dévastation, ce qui est un comble quand on connaît l'état habituel des relations entre communes et administration à cette époque...

Les interdictions d'irriguer ne sont pas respectées et en 1862 certains propriétaires de Montauban ont tellement arrosé leurs prés que trois éboulements se sont produits au-dessus du village, emportant plusieurs maisons et des jardins ! Le détournement d'eau était tel que le village était parfois à sec en été...

Les forestiers vont s'appuyer sur ces faits pour proposer à partir de 1861 des périmètres de reboisement et de correction de torrents. A Montauban, la commune s'opposera avec acharnement à tous les projets de l'administration, ripostant à chaque fois par des projets reflétant les préoccupations locales. Aujourd'hui encore les « anciens » citent le mot d'ordre villageois de l'époque : « ne jamais laisser entrer le Domaine dans le Communal ! ».

Pourtant les archives communales montrent, discrètement, les

(12) Archives départementales, 3530-34.

(13) Archives municipales, Juzet, Montauban.

conflits qui ont pu traverser la population à ce sujet; certains pâtissent plus que d'autres des dégradations, ou plutôt sont moins concernés par l'exploitation de l'espace en question. Certes, tout le monde possède du bétail, même si cela se réduit à une chèvre, mais la population de Montauban est très composite; la proximité de Luchon permet à de nombreuses familles de survivre grâce au tourisme; on compte aussi beaucoup de maçons, charpentiers, gens de maison, etc. Ailleurs dans les Pyrénées, la présence de populations non agricoles (mineurs, ouvriers, etc.), fut également un facteur de désunion face à l'administration forestière (14). A Montauban des protestations commencent à s'élever et des pétitions sont adressées à la Préfecture en 1878 et 1885, réclamant un périmètre de protection. En 1888 la municipalité elle-même cède et en accepte le principe, sous la pression des forestiers et devant la multiplication des inondations. Mais elle se reprendra vite et il faut attendre 1897, à la suite des catastrophes du 3 juillet et du 2 octobre, pour que la commune appelle vraiment les forestiers à l'aide. Quelques années furent nécessaires pour constituer le dossier du périmètre RTM; cela fut suffisant pour que la panique et l'affolement soient vite oubliés, la commune revint sur ses positions antérieures et le périmètre ne se fit jamais... Seuls furent réalisés des barrages de protection dans les torrents et une déviation des eaux sur la terrasse de Herran (en 1905).

Même attitude, mêmes résultats, dans le reste de la vallée de la Pique : Juzet accepte le principe d'un périmètre à condition que le reboisement « comprendra des essences sans valeur forestière et ne troublera en aucune façon l'exercice du droit de parcours ».

Doit-on en déduire que les montagnards étaient des « individus bornés », « inconscients », « réfractaires à tout progrès », comme la plupart des forestiers et scientifiques de l'époque l'affirmaient ? Evidemment non : cette opposition caricaturale, au-delà de la méfiance systématique vis à vis de l'administration qu'elle exprimait, reflète une incompréhension réciproque, et irréductible, quant à la perception et à l'usage de l'espace. Le refus paysan de l'aménagement par les forestiers est basé sur une logique que les ingénieurs ne peuvent, ni ne veulent comprendre et qui se fonde sur la nécessité de vivre des ressources locales.

3. L'affrontement de deux logiques.

Les différences de perception de l'espace sont faciles à mettre en évidence aujourd'hui encore : il suffit pour cela d'interroger les vieux habitants du village en leur montrant les photographies anciennes. Alors que, pour le citadin écologiste ou l'ingénieur forestier, les

(14) Dans le Vicdessos, par exemple, les projets de reboisement, toujours repoussés avec acharnement dans les années 1860-70, ont pu se réaliser quand la crise économique des années 1880 mit au chômage les mineurs de Rancié, les crédits pour le reboisement devinrent alors une bouée de sauvetage économique.

photos n^{os} 1 et 2 montrent bien un exemple d'érosion spectaculaire, l'attention des villageois est avant tout attirée par les traces bien visibles d'un espace aujourd'hui disparu, noyé sous les friches; ne sont dignes d'intérêt que les prés et cultures éparpillés sur le versant, dont la bonne valeur agricole était maintenue par un travail de tous les instants : les Costes (où on cultivait seigle et pommes de terre), le Mouilhédé (15) et ses granges... L'image ravive le souvenir des charrues, des semences, voire du fumier que l'on montait à dos d'homme faute de chemins praticables, des allers et retours incessants, du travail de fourmi pour remonter sur le dos, avec « l'auzel » (16), la terre entraînée par les orages, des attelages de vaches déséquilibrés sur la pente trop raide... Autant de difficultés, voire de souffrances, qui ont imprimé cette vision « à ras de terre » encore largement répandue : on a entendu un jeune berger affirmer sans ciller devant la photo n^o 1 que « rien n'avait changé », car il retrouvait sur l'image les traces nettes des mêmes chemins qu'il emprunte aujourd'hui, bien qu'ils soient depuis longtemps invisibles sous les arbres.

La vision à hauteur d'homme de l'espace par celui qui le travaille s'oppose ainsi nettement à la vision panoramique du touriste spectateur ou de l'ingénieur habitué aux cartes. La dégradation reste pour les villageois un phénomène tout à fait annexe, voire invisible, en tout cas sans valeur, ce qui montre bien que la représentation d'un espace varie en fonction de ce que nous attendons de lui. L'incompréhension quant à la façon d'exploiter l'espace ressort aussi très clairement des archives ; les divers épisodes des relations entre forestiers et paysans montrent que l'antinomie des conceptions pouvait s'élargir à l'usage de presque toute la montagne.

Au moment des opérations de cantonnement des droits d'usage (17), vers 1865-1875, les communes insistèrent souvent pour se faire attribuer des secteurs de forêts pauvres en bois, mais considérés comme pâturages ou d'une production répondant mieux à leurs besoins, quitte à déchanter par la suite quand les forestiers leur présentèrent la note des frais de gardiennage de ces forêts commercialement peu productives. On voit ainsi Juzet réclamer « tout le hêtre jusqu'à la ligne où le sapin devient dominant » (18).

Dans son rapport de 1874, le Garde forestier général de Luchon affirme que « les habitants cédant à leur amour immodéré des pâturages ont préféré la quantité à la qualité dans leur cantonnement ; ils ont exigé les parties les moins productives et sont dans la misère »(19).

(15) Toponyme formé sur le verbe *mouilhar*, traire les vaches.

(16) *L'auzel*, l'oiseau, petite trémie en bois fixée à une claie, portée à dos d'homme, et servant à remonter la terre emportée par le ruissellement.

(17) Cantonnement des droits d'usages : opération de rachat des droits d'usage (affouage, maronnage, pâturage) possédés par les communautés dans les forêts domaniales, généralement effectuée en rétrocédant une partie des forêts et des pâturages en pleine propriété aux communes, en échange de l'abandon des droits sur le restant des forêts de l'Etat.

(18) Archives départementales, 3530-34.

(19) Archives départementales, 31, 6 P 50.

Face aux réclamations des communes, qui accusaient l'Etat de s'être approprié le meilleur et de les accabler de charges, les forestiers ne se privèrent pas de rappeler que les municipalités savaient ce qu'elles faisaient quand elles avaient choisi les pâturages et les taillis sans valeur. Ce qui n'est pas forcément vrai ! Les délibérations municipales, les réclamations répétées montrent que bien des maires, (alors de véritables petits potentats locaux qui décidaient généralement seuls), n'ont pas saisi la signification des procédures (20) ; il est plus probable encore que la plupart des habitants ont compris les cantonnements comme un partage de l'espace et non comme un abandon des droits, considérés par eux comme intangibles...

Quoiqu'il en soit, les vacants intermédiaires maltraités, surexploités malgré tous les règlements qui les protégeaient (la transhumance y était rigoureusement interdite en particulier), restaient avec les boisements dégradés un des maillons fondamentaux de l'espace villageois. Et aussi restreints ou logiques qu'aient pu être les projets de périmètre de restauration, ils ne pouvaient que se heurter à une opposition acharnée.

4. Une crise érosive aux multiples facteurs ?

A la fin du XIX^e siècle, les montagnes pyrénéennes sont bien un espace « sous tension » : cultures développées au maximum, pâturages tondu à ras par le bétail, forêts rabougries, surexploitation inévitable des vacants intermédiaires, éclatement des règlements villageois face à la pression sociale et économique. Les centaines de photographies collectées montrent tout cela; mais elles mettent aussi en évidence le caractère limité des effets de cette « dégradation des Pyrénées » : peu d'érosions graves liées directement aux activités humaines, le cas de Montauban étant déjà assez rare.

Il n'empêche : de terribles catastrophes ont frappé à de nombreuses reprises les vallées pyrénéennes au cours du XIX^e siècle, en même temps que les autres montagnes françaises, provoquant des inondations destructrices jusque dans les plaines. Leur fréquence et leur violence ont alimenté le discours sur le déboisement des montagnes tout au long du XIX^e siècle qui s'enfla démesurément au début du XX^e siècle. Les catastrophes étaient présentées comme une démonstration des conséquences de l'érosion, elle-même produit d'une économie pastorale vicieuse. Par la suite, on n'a jamais cessé de mettre en parallèle le maximum démographique des années 1860-1880 avec les inondations qui ont ravagé plaines et montagnes à la même époque.

Cette période mérite pourtant une analyse plus générale, bien qu'il ne soit guère possible pour l'instant de dépasser le cadre des hypothèses. Quelques faits significatifs ressortent des archives. La fré-

(20) Archives départementales, 6 P 50, 6 P 2, 6 P 16.

quence des abats d'eau catastrophiques est, par exemple, réellement exceptionnelle dans les Pyrénées durant tout le XIX^e siècle; pour les seules hautes vallées de la Garonne et de la Pique, alors que les renseignements sont incomplets pour la première moitié du siècle, on note 37 événements destructeurs entre 1810 et 1913 (21). Cette série d'agressions climatiques culmine vers la fin du siècle avec les deux terribles inondations de 1875 et 1897. Celle de 1875 est vraiment un épisode charnière qui eut une portée immense, aussi bien sur le milieu montagnard que dans les consciences. On possède peu d'informations précises sur la période précédant 1875, qui voit la naissance des services d'étude et de prévention, mais il apparaît clairement qu'à partir de cette date versants et lits des torrents furent déstabilisés pour longtemps, le moindre orage devenant de ce fait dévastateur. Les rapports des forestiers et les archives municipales, à Juzet, par exemple (22) sont remplis pendant des années de descriptions des effets persistants de la crue du 23 juin 1875. Les pluies diluviennes de juillet et octobre 1897 tombèrent sur une montagne qui venait à peine de cicatriser les plaies de 1875 : deux catastrophes majeures en 20 ans, accompagnées d'une série d'accidents de moindre importance (tous les deux ou trois ans), c'est plus qu'il n'en fallait pour donner aux Pyrénées un aspect de montagne sinistrée : éboulements, cônes de déjection réactivés, zébrures d'érosion, vallées engravées, routes coupées en permanence et villages dévastés. L'apparition de ces signes est bien visible quand on dispose de séries prolongées de photographies. A une autre échelle des phénomènes identiques se sont reproduits lors de la tourmente des 7 et 8 novembre 1982, les érosions ou éboulements ranimant des morphogenèses inactives depuis la fin du XIX^e siècle, bien que les abats d'eau aient été moins violents en 1982 qu'en 1875 ou 1897, dans les Pyrénées françaises en tous cas.

Ces orages à répétition et ces pluies cataclysmiques tombaient sur des versants déjà fragilisés par une exploitation intense : la moindre dégradation fut amplifiée démesurément, tandis que l'érosion torrentielle s'attaquait aux secteurs géologiquement sensibles, en dehors de toute surexploitation.

La série catastrophique du XIX^e siècle a-t-elle un rapport avec une oscillation climatique ? L'hypothèse est à approfondir : la période paroxysmique semble correspondre avec la petite oscillation froide des années 1880-1890, qui s'est manifestée entre autres par une nette crue glaciaire dans les Pyrénées (23). Ce « déséquilibre » climatique a aussi été marqué par des épisodes hivernaux inaccoutumés : chutes de neige considérables en 1895 (avec avalanches meurtrières), ou au

(21) Sources : Archives départementales 31 : 589, 590, 10 M 18 et Service de Navigation Midi-Garonne.

(22) Archives départementales 31, 3530-34 ; Archives municipales Juzet, Montauban, Sade.

(23) Cf. GAURIER L., *Etudes glaciaires dans les Pyrénées françaises et espagnoles de 1900 à 1909*, Pau, 1921, Garet.

contraire hivers très froids et très secs (1882) avec même embâcle de la Garonne à Toulouse (1892). Le phénomène classique des gouttes d'air polaire descendant jusque à la latitude des Pyrénées, toujours générateur de fortes pluies ou de coups de froid, a-t-il été amplifié ? L'épluchage des archives climatologiques devrait permettre de répondre à cette question.

Cette étude ponctuelle sur une partie du Luchonnais souffre précisément de n'être que ponctuelle. La valorisation optimale des archives photographiques demande l'exploitation et la publication de nombreux documents, afin de couvrir des espaces variés, de les comparer entre eux. Le corpus de nos hypothèses est en partie étayé sur des documents qui ne sont pas utilisés ici, ou sur des études en cours ; celles-ci, qui portent sur le Luchonnais et d'autres vallées pyrénéennes (Vicedessos, Gèdre), seront publiées plus tard, accompagnées d'atlas photographiques beaucoup plus complets.

RÉSUMÉ. — Une méthode d'exploitation des archives photographiques pour la reconstitution de l'histoire du paysage en montagne. L'exemple pris dans les Pyrénées centrales permet de reconstituer l'effet du système d'exploitation traditionnel sur l'espace villageois au XIX^e siècle. L'évolution depuis un siècle a été extrêmement hétérogène, faisant voisiner inerties et dynamiques rapides. La dégradation des versants était un phénomène restreint, étroitement lié à des surexploitations localisées, inévitables dans le contexte économique du XIX^e siècle. Les traces en ont totalement disparu depuis. Le rôle des grands accidents climatiques de la fin du XIX^e siècle reste à préciser dans la genèse de ces dégradations. L'analyse des discours paysans et forestiers (ou citoyens) montre que la perception de l'espace et la conception de son organisation furent toujours rigoureusement inconciliables entre chacun des groupes d'interlocuteurs.

SUMMARY. — A METHOD FOR THE USE OF PHOTOGRAPHIC ARCHIVES IN THE RECONSTRUCTION OF MOUNTAIN LANDSCAPES. — An example from the Central Pyrenees allows the reconstruction of the 19th century traditional village farm system. The evolution over a century has been varied, juxtaposing inertia with dynamic periods. Slope degradation was restricted, and strictly linked to over exploitation, inevitable in the 19th century economic context. The traces of this have since totally disappeared. The role in this degradation of large climatic incidents at the end of the 19th century remains to be shown. The analysis of the inhabitants discourse shows that the perception of space and the conception of its organisation have always been conflictual between groups (peasants, woodsmen, town-dwellers).

RESUMEN. — MÉTODO DE EXPLOTACIÓN DE LOS ARCHIVOS FOTOGRÁFICOS PARA LA RECONSTITUCIÓN DE LA HISTORIA DEL PAISAJE DE MONTAÑA. El ejemplo tomado del Pirineo central permite identificar la huella del sistema de explotación tradicional en el espacio rural del siglo XIX. Desde hace un siglo, la evolución ha sido muy heterogénea con inercias y dinámicas potentes. La degradación de las vertientes no fue sino un fenómeno localizado relacionado con casos de explotación excesiva inevitables en el contexto económico del XIX. Hoy sus huellas han desaparecido por completo. Aun queda por determinar el papel de los grandes accidentes climáticos de finales del XIX en la génesis de esta degradación. El análisis de los discursos de campesinos y de silvicultores (o de ciudadanos) muestra que la percepción del espacio y la imagen de su organización por cada grupo de locutores siempre fueron inconciliables con las de los otros grupos.

MOTS-CLÉS. — PYRÉNÉES, HAUTE-GARONNE, LUCHONNAIS, crise érosive, torrentialité, laves torrentielles, érosion anthropique, pression démographique, systèmes de culture, exploitation forestière, surpâturage, dynamique végétale, reboisement, enrichissement, défense et restauration des sols, photographie, archives photographiques, histoire du paysage, XIX^e siècle, actuel.